

CE QU'UN PRODUCTEUR DE LAIT DEMANDE AUX SEMENCES FOURRAGERES

UNE RATION DE BASE ÉCONOMIQUE, COUVRANT, ÉTÉ COMME HIVER, LA MAJEURE PARTIE DES BESOINS DE LA VACHE LAITIÈRE ET PEU COMPLÉMENTÉE, VOILA CE QUE souhaite tirer de sa prairie le producteur de lait. Mais cela suppose dans cette prairie un *potentiel de production élevé, suffisamment échelonné* et de *qualité bien déterminée...*

Sans vouloir reprendre ici la controverse prairie temporaire et prairie permanente, et en ne déniait pas à cette dernière les incontestables avantages de la facilité, il apparaît comme certain qu'il lui sera de plus en plus impossible de répondre aux trois critères de productivité énoncés plus haut. La prairie temporaire, par contre, renferme en elle-même le principe de son évolution et trouve dans l'amélioration de ses constituants, les facteurs mêmes de cette évolution. Encore faut-il que l'éleveur fasse déboucher ses préoccupations dans le domaine, souvent nouveau pour lui, de l'agronomie et comprenne qu'il peut déjà déterminer ses résultats zootechniques avant que l'animal ne soit intervenu.

L'intérêt du choix offert par la sélection constitue le grand atout de l'agriculteur-éleveur car le gros potentiel de production demandé à la prairie sera évidemment fonction des conditions de milieu. Les sols primaires ne se comportent pas comme des alluvions et les hauteurs de pluviométrie exigeront des résistances diverses à la sécheresse ou à l'humidité. Il faudra donc, suivant les régions et les sols, des prairies temporaires à dominantes très différentes et des associations simples de types très variés. L'important est qu'elles soient susceptibles d'apporter avant tout *la plus grosse masse possible de matière sèche à l'hectare*, afin d'élever toujours le niveau de la ration de base. Il serait souhaitable que la vache laitière trouve toujours, été comme hiver, c'est-à-dire dans l'herbe sur pied fraîche ou dans l'herbe transformée en foin et en ensilage, sans complémentation, son entretien et une production de 15 à 18 litres de lait.

Mais bien des résultats des mesures indirectes de production de la prairie sont loin de coïncider avec ceux des mesures directes et ils n'accusent pas ce niveau.

Ainsi, d'après des contrôles organisés en 1957 et 1958 par le Service Génétique du Laboratoire de Zootechnie de l'I.N.A. sur l'exploitation de la Pierre-qui-Vire, on arriverait à cette conclusion assez surprenante qu'une parcelle pâturée fournirait pratiquement trois fois moins d'unités fourragères que si elle avait été fauchée (Thèse I.T.P.A. François LAFONT).

En 1960, année typique de production abondante, une pesée mensuelle des vaches laitières accuse, de la mise à l'herbe à la rentrée en stabulation, une chute de poids régulière d'environ 200 g par jour, soit un total pour la saison d'environ 35 kg par individu.

Par contre les mesures indirectes de contrôle de la pâture donnent des résultats plus satisfaisants qu'en 1957 et 1958. On arrive, au premier passage des laitières, à des coefficients d'utilisation de l'ordre de 76 %, 69 % et 57 % pour trois dactyles, de 40 % pour une fétuque pourtant de belle apparence, et de 35 % seulement pour un ray-grass Io dégradé... Pourcentages constamment en baisse aux passages ultérieurs.

Ces chiffres ne sont donnés que pour situer le problème de l'utilisation des pâturages. Rien ne porte à croire du reste, qu'ils soient meilleurs dans les autres systèmes de pâture. Ils sont même criticables, car ils ne tiennent pas compte de facteurs importants, qui n'ont rien à voir avec la production

d'herbe, comme l'adaptation de l'animal à la mise à l'herbe, sa dépense d'énergie au pâturage, la valeur intégrale de transformation, toujours attribuée dans les calculs, aux unités fourragères de complémentation. Et pourtant, au moins pour ceux de 1960, mis à part le ray-grass dont le pronostic de productivité en 3^e année avait été surestimé, ils ne semblent pas résulter d'erreurs commises dans le système de pâturage fractionné classique. Un travail d'investigation très poussé s'impose donc à partir de ces premiers renseignements.

C'est que, pour transformer des unités fourragères effectivement produites en kilogrammes de lait, entrent en jeu des notions encore mal connues comme les notions qualitatives de l'herbe et qui restent le champ de labeur des chercheurs et des sélectionneurs. Nous reviendrons plus tard sur cette notion de qualité qui, à notre avis, comporte deux aspects très différents. *Un aspect interne, essentiel*, qui tient à la plante elle-même : teneur en eau, rugosité, etc... qui concourt à l'appétence, aspect centré évidemment sur une richesse analytique de la plante approchant les normes de l'aliment complet, et *l'aspect externe, circonstanciel*, qui réside exclusivement dans l'utilisation des fourrages. Tous deux sont d'importance primordiale dans les résultats zootecniques, mais dans le premier aspect seulement peut être engagée la responsabilité de l'obteneur.

La masse de matière sèche à l'hectare produite par une espèce doit aussi être considérée dans le temps. Sans revenir à la permanence abandonnée justement à cause des chutes de rendement, chaque fois qu'il sera possible d'allonger la tenue d'une espèce « pluriannuellement », tout en lui conservant un taux élevé de production, des économies substantielles d'implantation seront réalisées. Des Dactyles, de bonne tenue après cinq et six années d'exploitation présentent, sous ce rapport, des avantages indéniables sur des Ray-grass déjà dégradés en troisième année.

Gros potentiel de production certes, mais servi au cours des saisons, *suyvant un échelonnement judicieusement établi...* Plus que toute autre, la production laitière est une production en continu. Une courbe individuelle de lactation ne peut souffrir les à-coups en « dents de scie ». Dans la pratique actuelle, il semble aussi que la répartition des vélages soit de moins en moins saisonnière. Les Laiteries, du reste, préfèrent travailler des livraisons soutenues aux excédents et pointes difficiles à absorber. Pour la production laitière les *chaînes de fourrages* sont donc particulièrement bienvenues. Il reste certainement des maillons à ajouter ou à parfaire au démarrage de la végétation, en fin d'été et à l'automne et surtout dans les moments assez

dramatiques où, par suite d'influences climatiques, l'éventail théorique de l'échelonnement tend à se replier, faisant passer l'éleveur de l'abondance à la disette.

La chaîne devra donc débiter le plus tôt possible après les gelées, ce qui suppose des pousses très rapides et se terminer très tard en saison. Des espèces mieux adaptées à la pousse d'hiver et au pâturage d'hiver réalisé sur des « réserves sur pied » pourront avoir leur intérêt, mais il n'est pas démontré que ces réserves soient plus payantes que leurs récoltes en foin ou en ensilage, chaque fois qu'elles eussent été possibles.

D'un essai réalisé en hiver 1957-1958 (Thèse I.T.P.A. Jean BOULET), il ressort que la technique d'alimentation des animaux en pâturage d'hiver en « réserves sur pied » a permis de réaliser avec des jeunes animaux d'élevage et des vaches tarées une économie de 15 à 20 % sur l'affouragement classique à l'étable, mais il reste à savoir si ces 15 à 20 % n'eussent pas été retrouvés aisément dans les unités fourragères récoltées en foin de qualité.

La quantité s'oppose-t-elle à la *qualité* ? Ici nous sentons la levée de boucliers de ceux qui pensent que préconiser la quantité signifie forcément perdre sur la qualité. Encore faudrait-il définir la qualité ! Il n'est pas douteux qu'on obtient des différences de résultats selon l'espèce pâturée et qu'à certaines époques on assiste, la vache pâturant dans l'abondance, à des chutes de lait spectaculaires. Mais des résultats aussi diamétralement spectaculaires s'observent également avec des espèces réputées mauvaises. Ainsi le vrai critère de qualité ne réside pas tellement dans l'espèce, mais beaucoup plus dans ce qu'on a appelé « l'âge physiologique » de la plante. Pour chaque espèce en particulier il doit exister une *qualité convenable et acceptable correspondant à un stade végétatif bien déterminé*. Peut-être ce stade est-il plus court ou plus difficile à dégager suivant les circonstances climatiques et également selon le degré d'amélioration du matériel végétal. Nous savons combien il est délicat, par exemple, dans l'exploitation du dactyle, de trouver l'époque exacte de sectionnement de l'ébauche de l'épi pour éviter l'épiaison et obtenir une repousse uniquement feuillue.

Une connaissance plus précise de la physiologie de la plante permettra de mieux connaître les exigences de son exploitation, car la qualité n'est pas forcément synonyme d'appétence. L'animal est quelquefois fort déroutant, mangeant par exemple à l'aube ce qu'il refuse sur pied. Souvent il commence par piétiner et souiller avant de se mettre à manger, même ce qui lui plaît.

Une observation systématique de son comportement surtout en pâturage fractionné, aboutirait à cette conclusion, peut-être paradoxale, qu'il n'est pas fait pour ce mode d'alimentation...

C'est pourquoi, si le sélectionneur doit doter ses obtentions des qualités internes dont on a parlé, il doit aussi mettre en garde l'utilisateur contre tous les abus que ce dernier serait tenté de commettre, s'il ne devenait familier des méthodes de défense et de protection des qualités externes de la plante.

Avant d'insister sur ce fait, signalons encore le gros préjudice des maladies cryptogamiques, comme les rouilles, qui peuvent rendre pratiquement inconsommables, les années humides, les productions d'automne et qui réclament la mise en place de souches résistantes.

Si nous reprenons la notion d'*âge physiologique* de la plante ou encore celle de *qualité convenable et suffisante à un moment donné de la végétation*, l'art de l'utilisateur consistera à toujours profiter de cette qualité optima, soit en ne réservant pour le pâturage que cette période, soit encore en « *fixant* » cette qualité par les méthodes mises au point par « *une technologie des fourrages* » toujours en progrès. On commencera par récolter les excédents, puis tous les fourrages atteints de limite d'âge physiologique, risquant de ne plus être offerts à la dent de l'animal à l'époque adéquate de qualité optima, pour *fixer* cette qualité qui sera redistribuée intacte par la suite. Peut-être même l'avenir ira-t-il plus avant, en érigeant en système des procédés comme le zéro-pâturage et l'alimentation automatique par silage à haute teneur en matière sèche réalisé à l'abri total de l'air (Systèmes MARYSON ou HARVESTORE) ; ou encore par fanage artificiel avec ventilation froide ou chaude et manutention pneumatique.

Tout un horizon nouveau semble s'ouvrir par ce que nous ne craignons pas d'appeler la technologie des fourrages dans un sens aussi plénier que celui qui désigne la transformation des produits viticoles ou laitiers. Sans doute le point de vue économique entrera-t-il en jeu de manière impérative pour sérier les méthodes, mais il n'est pas exclu que les bilans soient bénéficiaires, tant l'agriculteur — et plus encore l'agriculteur qui intensifie ses rendements — est souvent, à son insu, un entrepreneur de gâchis ! Bilan humain positif également si cette technologie ouvre l'ère d'une mécanisation plus intégrale des soins journaliers si pénibles et si prenants, qui sont le lot des exploitations laitières.

Pour conclure, qu'a demandé en définitive l'éleveur traditionnel à la sélection des plantes fourragères ? Il lui a demandé d'étudier, d'analyser et finalement de décomposer sa vieille prairie, pour en intégrer séparément chacun des éléments les plus originaux dans son assolement intensif, en des surfaces distinctes et toujours plus restreintes. D'elle, il a appris, en effet, qu'en forçant sur leurs caractères les plus intéressants, il pouvait les faire jouer plus judicieusement sans que leur compétition les annule. Par elle, il a su qu'en les traitant séparément, il pouvait tirer meilleur parti de chacun. N'était-il pas en droit de retrouver, mais accentuées, améliorées et parfaitement individualisées à son gré, toutes les facilités de ses anciens herbages ?

La tâche du Généticien se situe donc bien dans cette ligne. Il l'a déjà heureusement remplie, puisqu'il ne manque guère aujourd'hui de remèdes à bien des situations. Il reste cependant beaucoup à préciser dans les modes d'emploi. Il faudrait donner toute son importance à ce que nous avons nommé à dessein la « technologie des fourrages » tant le maniement de l'unité fourragère de l'herbe nous apparaît délicat. Enfin pourquoi ne pas mettre en place, dès maintenant, de nombreux complexes expérimentaux « herbe-animal » dont les renseignements précis éclaireraient valablement des opinions reposant jusqu'alors sur trop de données vagues ou fragmentaires. Dans ce domaine, il faut savoir le reconnaître, bien des chiffres de rendement sont peu significatifs ou trompeurs !...

Plus l'Agronomie se parfait, poussée par les exigences de l'Economie, plus doit jouer l'intelligence de l'homme. Faudrait-il déplorer que celle-ci supplée à l'inadaptation de l'animal, à profiter de ce qui constitue un meilleur inventaire des richesses de cette terre ?

DOM ANSCHAIRE MENNESSON
La Pierre-qui-Vire (Yonne)